

**NEURAY** (*Hyacinthe-Fernand*), Journaliste (Étalle, 28.5.1874 — en mer, à bord du *Jean Laborde*, en vue de Bonifacio, 30.3.1934). Fils de Théophile et de Jacques, Mélanie ; époux de Hislaire, Julie.

Né en Gaume, dans une famille nombreuse où, les soirs, un grand-père évoquait le souvenir du « Petit Caporal », Fernand Neuray, ses études primaires achevées à Étalle, avait fait de brillantes humanités au Petit Séminaire de Bastogne et, tout en s'acquittant de tâches nourricières, s'était mis en mesure, à ses heures perdues, de passer la candidature en philosophie et lettres devant le jury central, quand l'illustre historien Godefroid Kurth, membre de ce jury, l'ayant distingué, l'invita à suivre à l'Université de Liège, ses cours sur les origines de la Civilisation moderne. Et Neuray les suivit durant quelque deux ans.

Entre-temps, on lui offrait le fauteuil directeur du journal catholique arlonnais *l'Avenir du Luxembourg*. Neuray n'hésita pas à s'y asseoir et se distingua si bien à la tâche qu'on lui demanda bientôt d'assurer la rédaction du *XX<sup>e</sup> Siècle*, fondé depuis quelque deux ans, à Bruxelles, par un groupe de droitiers, et à peine lancé. C'est en sa qualité de rédacteur en chef de cet officieux bruxellois qu'il visite, en compagnie d'autres journalistes belges, la récente création de l'expansionnisme léopoldien qu'est Héliopolis, et en rapporte des impressions de voyage qui seront réunies en volume sous le titre : *Quinze jours en Égypte* (Bruxelles, Vromant). C'est en cette même qualité qu'il est reçu, en 1908, par le roi Léopold II qui lui recommandera de travailler de toutes ses forces à « augmenter le sens national chez ses compatriotes ». Le *XX<sup>e</sup> Siècle* défendra dès lors mieux que jamais la personne du Souverain, son œuvre coloniale et expansionniste et la politique militaire que sa clairvoyance et son patriotisme s'efforcent de nous faire adopter. A l'encontre des politiciens conservateurs et de certains journalistes que perd leur foi dans les traités, Neuray soutient Broqueville dans le bon combat qu'il mène pour armer le Pays avant qu'éclate une guerre qu'il sentait nous menacer.

L'invasion du Pays par les troupes allemandes en août 1914 arrête évidemment la publication du journal à la fortune duquel s'est attaché Neuray et où il s'est acquis une incontestable maîtrise. Le Gouvernement belge, laissant le Roi et son armée à la défense de l'Yser, s'est installé à Saint-Adresse. Neuray l'y rejoints, y est sollicité de créer un organe de presse entièrement belge et fait reparaitre le *XX<sup>e</sup> Siècle*, le 12 octobre 1914, sur deux pages et au tirage de deux mille exemplaires, grâce à l'aide financière que lui accorde le directeur républicain libéral du *Havre-Eclair*.

A Sainte-Adresse, le gouvernement jeune-droïtier du Roi, d'accord avec celui-ci, a tenu à s'élargir et à se comporter, tant que durera son exil, du moins, en cabinet de sincère union nationale. Le journal belge du Havre, lui aussi, se défendra désormais de tout partisanat, ce qui n'implique d'ailleurs au sens chrétien de Neuray, aucune apostasie. En 1915, ce journal tire à douze mille exemplaires. Le deux novembre, il s'installe à Paris où, un an plus tard, son tirage dépasse les quarante mille exemplaires. Mais, au sein du Cabinet belge en exil, des dissents se sont produits, les petites partisanes se libérant peu à peu des contraintes imposées par l'union sacrée. Broqueville a dû en confier la conduite à Gérard Cooreman. Fidèle à Broqueville et plus encore peut-être à ses propres lumières, Neuray qui s'est libéré de tous engagements envers les administrateurs du *XX<sup>e</sup> Siècle*, crée *La Nation belge* qui paraît pour la première fois, à Paris, le 18 mars 1918, pour rentrer au Pays, au son des cuivres de l'automne, à la suite du Roi et de l'armée victorieuse, et y devenir bientôt l'un des grands repré-

sentants de l'opinion de ce pays en voie de restauration mais insuffisamment assagi, hélas ! du point de vue du nationalisme lucide et nullement idolâtre — Neuray s'est querellé, vers la fin de la guerre, avec Charles Maurras —, mais peut-être exigeant pour l'homme de la rue, de l'écrivain gaumais.

C'est en pleine prospérité que laissera tomber la plume, au cours d'une croisière en Méditerranée orientale, cet homme qui avait si intelligemment et si courageusement servi la grandeur de sa Patrie, illustré parmi nous, comme l'a dit un de nos académiciens, le journalisme lettré et visité avec le plus grand fruit l'Europe, l'Égypte, la Palestine et le Maroc.

\* \* \*

Le « colonialisme » avéré, intelligent et enthousiaste à la fois d'un journaliste d'une telle classe et d'une telle autorité, le rattache nécessairement à l'Histoire du Congo belge. Il n'est pas inutile de rappeler ici quelques uns des textes qu'il a consacrés à exalter celui à qui le pays doit son Empire africain.

Déjà dans le premier volume, *Cassandra*, des *Essais et mémoires* que ses amis ont publiés au lendemain de sa mort (Brux. Nouv. Société d'éditions, 1934) et où se trouve reproduit le premier éditorial de la *Nation belge* de 1918, ne lisons-nous pas ceci qui révèle tout Neuray : « Nos pilotes royaux n'ont jamais failli au devoir essentiel de leur État. Ils ont eu, tous les trois, l'intelligence des dangers qui menaçaient notre existence nationale, et le courage de risquer leur popularité en les signalant au pays. Leurs cris d'alarme, hélas ! ont retenti dans le désert. Depuis 1830, un trop grand nombre de Belges ont été, du reste de la meilleure foi du monde, plus de leur parti que de leur pays. Dans notre presse et dans nos assemblées législatives, les questions les plus spécifiquement nationales, militaires, coloniales et financières ont été trop souvent débattues en fonction des intérêts des partis » (*Op. cit.*, p. 8).

Quelques semaines plus tard, le journaliste pour qui le bien commun domine toutes les mêlées et qui se rappelle l'incompréhension dont Léopold II fut l'objet, souligne qu'elle a trouvé des interprètes dans tous les partis et s'exprima souvent en termes de canaille, qu'elle fut à la fois nationale, hélas, et grossière, et conclut de cette observation que si « la Justice » n'est pas un mot vide de sens, elle commandait aux hommes qui restèrent sourds aux avertissements et aux objurgations de Souverain », au lendemain d'événements qui lui donnaient si tragiquement raison, « un pèlerinage expiatoire au tombeau de ce vieux Roi escorté jusqu'à sa dernière demeure, un triste jour de décembre 1909, par l'ingratitude d'un peuple ignorant et abusé » (*Op. cit.*, p. 58).

Neuray précise d'ailleurs, en enchaînant, que si l'opinion publique a accusé le Roi peu de temps avant sa mort, de vouloir, par sécheresse de cœur, déshériter ses filles et si d'éminents conservateurs, les De Lantsheere entre autres, ont combattu au Parlement belge une donation royale dictée au donateur par l'amour du pays et le sens de l'État, à un souverain qui voulait, dès 1891, empêcher sa fortune de suivre le destin de ses filles mariées ou promises à des princes étrangers, de telles erreurs n'attestent que la médiocrité d'un esprit public qu'il faut tonifier, réformer et guérir (*Op. cit.*, pp. 60-61).

Neuray s'attache en tout temps et en tout lieu à défendre la mémoire et les vues généreuses de celui qui « a créé de rien, on peut le dire, pour le donner à son pays, l'empire colonial qui constitue aujourd'hui (en 1922) notre réserve et notre suprême espoir » (*Op. cit.*, p. 64), empire sans lequel « la Belgique » qui a trop de bouches à nourrir, au prix où sont montées les choses, serait vouée à la famine ». Il les défend notamment au sujet de la donation royale déjà évoquée ci-dessus, devant Georges Clemenceau qu'il rencontra

souvent et dont il avait mis un portrait à bonne place dans son cabinet directorial de *La Nation belge*. Il fait observer à l'homme d'État français qu'à tout prendre le Roi léguait à ses filles le double de ce qu'il avait trouvé dans la succession des auteurs de ses jours et ne faisait que donner le surplus à son pays. Si féroce des conceptions des civilistes napoléoniens en matière d'stitutions familiales et d'héritage, le Tigre se déclara satisfait et regretta qu'on ne lui eût pas montré plus tôt les choses sous ce jour-là (F. Neuray, *Essais et Mémoires*, II, *Entretiens et Souvenirs*, Brux., Soc. nouv. d'éditions, Brux. 1934, p. 62).

Mais, il ne nous est pas possible de reproduire ici tout ce qui mériterait de l'être dans l'œuvre de Neuray. Signalons encore, cependant, que le bon essayiste qu'il était à ses heures a consacré dans ses *Portraits et Souvenirs* que nous venons de citer, une importante étude à Léopold II et à son œuvre coloniale (*Op. cit.*, pp. 7-21) et le dernier quart d'une conférence sur les grands hommes qu'il a connus (*Ib.*, pp. 56-64), citant de surcroît le Souverain qu'il avait lui, du moins, bien aimé, dans les pages qu'il consacre à Charles Woeste et à ses *Mémoires* (*Ib.*, pp. 68-89). Ces textes sont d'ailleurs, au dire d'un des meilleurs biographes du grand Roi, quelques-uns des plus beaux qui soient tombés de la plume du journaliste gaumais.

Dans *Cassandra*, le directeur de *La Nation belge* avait été amené à s'exprimer au sujet des grandes sociétés congolaises dont le Roi avait incontestablement favorisé la création, en ayant soin toujours, d'ailleurs, de s'en réservé le contrôle, et ce, précisément, au temps où un parlementaire qui serait appelé à la tête du Département des Colonies, menait campagne ailleurs que dans *La Nation belge*, contre « le mur d'argent ». « En résumé, déclare à ce propos Neuray, les grands trusts coloniaux sont à la fois nécessaires, inévitables et dangereux. A l'État d'exploiter leur puissance dans l'intérêt public et de défendre la nation contre leur despotisme... » (*Cassandra*, 100). Mais ces vues lucides et courageuses, encore une fois, n'empêcheront pas l'écrivain de rendre, dans ses *Portraits et Souvenirs* (pp. 90-113), un magnifique hommage à Jean Jadot, originaire de la Famenne comme il l'était, lui, de la Gaume, mais ardennais de cœur et de solidité comme par l'acharnement et la ténacité qui font que tout le monde, dans le Luxembourg au travail, est plus ou moins ardennais. Léopold II apparaît évidemment, à plus d'un endroit, dans cette belle étude.

On serait incomplet si l'on ne rappelait pas dans cette notice deux interventions du directeur de *La Nation belge* dans l'histoire littéraire et touristique du Congo d'entre 1918 et 1935.

C'est en effet Fernand Neuray à qui le baron Brugmann avait présenté Roger de Châteleux, qui envoya celui-ci en reportage au Congo belge, ce qui valut à la Colonie belge son premier reportage de réelle importance. L'ouvrage de Chalux — ce fut le pseudonyme de M. de Châteleux — dédié au roi Albert et nanti d'un avant-propos de Neuray, comprend 40 chapitres en 732 pages gr. in-32° (*Un an au Congo belge*, Bruxelles, A. Dewit, 1925).

C'est aussi Fernand Neuray qui facilita, en 1933, la reconnaissance par le commandant de réserve Louis Brondeel, d'une liaison belgo-congolaise par route. Neuray rejoignit même son fils Paul à la caravane qui comprenait déjà le cinéaste De Keukleire. La caravane entra au Congo belge par Bangassou, poussa jusqu'au Tanganyika et rentra en Belgique par un itinéraire à peu près identique à celui de son aller. Elle rapportait un récit de voyage dû à la plume de M. Paul Neuray, et qui parut en articles détachés dans le journal de son père et le film « Terres brûlées » de Charles De Keukleire qui fut des plus goûté à l'époque. Mais, au retour de l'expédition Brondeel ses membres ne retrouvèrent plus celui qui les avait si efficacement encouragés et qui venait

de s'éteindre, comme il a été dit, à son retour d'une croisière en Méditerranée.

Fernand Neuray était, à sa mort, officier de l'Ordre de Léopold, officier de la Légion d'Honneur, commandeur de l'Ordre de la Couronne et de l'Ordre de la Couronne d'Italie et avait été honoré de nombreuses autres distinctions étrangères.

Indépendamment des ouvrages déjà cités ci-dessus, il avait publié : *Une grande figure nationale : G. Kurth* (Brux. Van Oest, 1931) ; *la Belgique nouvelle* (Paris, Van Oest, 1918) et : *Mes entretiens avec Clemenceau* (Paris, Éd. Prométhée, 1930, avec préface de Léon Daudet). Ses *Essais et mémoires*, comportent, outre les deux volumes déjà cités, un tome III : *Regards sur l'Europe* (Brux. Soc. nouv. d'éditions, 1934).

La famille Neuray conserve trois portraits de fondateur de *La Nation belge*, dûs au peintre alsacien Freyssé, son médaillon par De Vreese et un portrait-charge par Ochs.

19 mai 1954.  
J.-M. Jadot.

Comte L. de Lichtervelde, *Léopold II*, Brux., Dewit, 1926, p. 387. — A. Flament et P. Champagne, *Écrivains belges d'aujourd'hui*, Brux., Off. de Publicité, 1933, p. 230 avec un portrait. — *Tribune congolaise*, 15 avril 1934, p. 3. — E. De Seyn, *Dict. Biogr. des Sciences, des Lettres et des Arts*, Brux., 1935, p. 776. — C. Charlier, *Les Lettres françaises de Belgique*, Brux., La Renaissance du Livre, s. d., p. 87. — G. Doutrepont, *Histoire illustrée de la Littérature française en Belgique*, Brux., M. Didier, 1939, p. 373. — Baron F. van den Bosch, *Ceux que j'ai connus*, Paris, Lethielleux, 1940, avec un portrait, p. 57. — J. Goffinet, *Géographie littéraire du Luxembourg*, Liège, L'horizon nouveau, s. d., p. 184. — E. Rogival, *Le Message de Fernand Neuray*, in : *Revue générale belge*, Brux., mars 1949.